

Jerzy Brzozowski

## Le Bon Sauvage et la femme exotique: deux figures brésiliennes de l'imaginaire français du XIXe siècle

Avant de parler de la femme brésilienne dans la littérature française du XIXe siècle, il est bon de rappeler qu'il s'agit d'une époque où la littérature française est encore, sinon un modèle à suivre, du moins une référence obligée pour les lettrés de l'Europe entière, voire des deux Amériques. L'importance, pour les Portugais de Lisbonne ou les Brésiliens de Rio de Janeiro, de ce qui s'écrit alors à Paris, est tout à fait évidente. Ce qu'il faut souligner cependant, c'est que tant en France comme dans les pays culturellement franco-dépendants, les hiérarchies littéraires du moment ne furent pas nécessairement les mêmes que nous l'enseignent aujourd'hui de bons manuels. Nous rappelons, d'autre part, – est-ce en fait nécessaire? – que pour l'étude de la mentalité d'une époque les auteurs dits secondaires sont autant, ou plus importants, que les grands écrivains reconnus en unanimité.

L'image du Brésil qui existe en France à la fin du XVIIIe siècle tient du palimpseste. Il est bon de rappeler que le prototype du *Bon sauvage* de Jean-Jacques Rousseau, fut l'Indien du Brésil, tel qu'il apparaît chez Montaigne et plus tard chez les pères capucins qui essayent d'évangéliser les habitants de l'île du Maragnan dans la deuxième décennie du XVIIe siècle. Denis Crouzet montre, dans un essai récent<sup>1</sup>, que l'image paradisiaque laissée par les premiers voyageurs change sensiblement vers la fin du grand siècle, et durant les décennies suivantes, jusqu'à l'époque des Lumières, elle devient son contraire: le Brésil serait pour les gens du XVIIIe siècle une terre maudite pour plusieurs raisons, dont les principales sont la "légende noire" de l'extermination des Indiens, et la réalité de l'esclavage des Noirs. En fait, le Portugais du Brésil ou l'Espagnol du Mexique, Pérou ou La Plata est vu par les voyageurs français de cette époque comme un homme vaniteux, arrogant, cruel, faux et corrompu et, pour le comble, paresseux et indolent: la fainéantise résultant de

<sup>1</sup> D. Crouzet, *À propos de quelques regards de voyageurs français sur le Brésil (vers 1610-vers 1720): entre espérance, malédiction et dégénérescence*, [in:] *Naissance du Brésil moderne*, Paris, 1997.

l'exploitation du travail esclave serait le germe de la décadence générale et de tous les autres maux. Un des motifs de plus, c'est la fausse religiosité qui couvre la débauche des Brésiliens (respectivement: Mexicains, Péruviens...), y compris des prêtres et religieux, ressentie d'autant plus comme scandaleuse que c'est aux pays ibériques seulement qu'existe encore le souvenir lugubre d'un autre temps, l'Inquisition. Daniel-Henri Pageaux suggère que l'oeuvre de Voltaire, à elle seule, était capable d'imprimer cette image on ne peut plus négative du Portugal dans l'imaginaire de l'époque (qu'on se souvienne de la scène d'auto-da fé à Lisbonne dans le *Candide*)<sup>2</sup>.

Pourtant, si le Portugais (ou l'Espagnol) est quasiment un monstre, sa femme tient curieusement d'une autre espèce: "Les femmes sont belles, agréables et spirituelles, mais les maris y sont en récompense d'un esprit mal fait, entêtés dans leurs mérites, vains, lâches et parlant sans cesse de leurs richesses, de leurs plaisirs et du nombre de leurs esclaves" – cette opinion de François Coreal<sup>3</sup>, qui en l'occurrence parle de la ville de Mexico, pourrait être répétée telle quelle à Salvador ou Rio de Janeiro. Les rares visiteurs français des ports brésiliens au cours du XVIIIe siècle racontent invariablement la beauté et les appâts des femmes portugaises, ils font parfois allusions aux aventures galantes qu'ils auraient avec elles, mais cette image se mêle, graduellement, d'indignation et de compassion. C'est que la femme portugaise du Brésil, contrairement à l'Espagnole de Lima, est opprimée et malheureuse. Cette opinion est corroborée dans le texte de l'*Encyclopédie* (édition de Panckouke de 1788), où l'auteur dit ceci: "Les femmes sortent très rarement; à peine leur permet-on d'aller à l'église dans les plus grandes solennités"; on ne peut pas les voir à cause de la jalousie sans bornes de leurs maris, qui sont capables de les poignarder par vengeance; ils sont cependant plus indulgents à leurs filles au cas où une liaison amoureuse serait découverte, montrant "un relâchement mieux calculé que le nôtre".

A ce moment, il est opportun d'anticiper une hypothèse de travail. Dans l'imaginaire des auteurs français de l'époque qui s'approchait, l'époque du romantisme, la situation décrite ci-dessus promet des scénarios pittoresques et exotiques, avec des rencontres secrètes à l'abri d'un couvent, enlèvements, évasions, vengeances, morts subites et suspectes, etc. Il est intéressant, d'autre part, de relever une singularité anthropologique de cette situation: la femme ne ressemble en rien à l'homme de sa race. D'ores et déjà nous pouvons affirmer que cette caractéristique va devenir un trait marquant de l'imaginaire français du XIXe siècle<sup>4</sup>, et prendre des

<sup>2</sup> D.-H. Pageaux, *Images du Portugal dans les lettres françaises (1700–1755)*, Fondation Gulbenkian, Paris 1971, pp. 28, 29.

<sup>3</sup> Citée par Duviols, *L'Amérique Espagnole vue et rêvée: les livres de voyage de Christophe Colomb à Bougainville*, Promodis, Paris 1986, p. 321.

<sup>4</sup> Ceci, également, pour les pays autres que ceux du Nouveau Monde: Bernardin de Saint-Pierre et Balzac, entre autres, soulignent cette différence chez les Polonais, qui seraient romantiques, courageux à l'outrance, mais à la fois inconstants, indécis, rêveurs; par contre, ce sont leurs femmes qui possèdent

formes tantôt sophistiquées, tantôt ingénues. Citons un exemple de cette dernière catégorie, pour savourer l'humour involontaire d'Emile Carrey, auteur de la tétralogie *L'Amazone*, publiée en 1857, l'année de la première édition du *Guarani* de José de Alencar:

- Comment, n'aimant pas la race demi-teinte, gardez-vous des mulâtresses auprès de dona Carmen? dit Carlos dans le cours de sa défense en faveur des mulâtres.
- C'est, répondit Henrique, que chez cette race les femmes ne ressemblent pas aux hommes, et qu'à l'inverse d'eux, elles sont dévouées à leurs maîtres et surtout à leurs maîtresses<sup>5</sup>.

Mais nous avons avancé également qu'au seuil de l'époque romantique, l'image française du Brésil tient du palimpseste. C'est que les images mythiques ont une vie longue et resurgissent d'une manière imprévisible. Les mythes des Amazones, de l'Eldorado, du Paradis Terrestre constituent la couche la plus profonde, et ancienne, de l'imaginaire "brésilien" des Français. Le Bon Sauvage est un *topos* du XVIIIe siècle et montre que la philosophie des Lumières n'était point, en effet, un système homogène. L'indien de Voltaire, Buffon, La Condamine ou de Pauw est un sauvage ridicule, répugnant, quasi animal, à quoi s'oppose l'image lancée par Rousseau, Diderot, et les écrivains de la génération suivante, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. Résultat: en 1815, dès l'ouverture de ce pays au commerce libre, aux voyages de plaisance et à l'immigration, le Brésil exerce sur les Français une fascination où à l'enthousiasme de la "rédécouverte", exagérant des possibilités soi-disant illimitées, se mêlent les mythes anciens et les réticences ou préjugés consolidés à l'époque récente.

Quel est le rôle de la femme dans cet imaginaire? Nous avons fait part d'un pressentiment de plusieurs scénarios focalisant la "Portugaise opprimée". Pourtant... sauf quelques journalistes, comme Jacques Arago ou Charles Expilly qui exploitent cette image dans ses relations de voyages, la Portugaise (elle est déjà Brésilienne sans que son nom de famille et ses moeurs changent...) opprimée n'apparaît guère dans les oeuvres françaises de fiction du XIXe siècle, au moins – pas comme le personnage principal. Bien au contraire, Jacques Arago, qui par le nombre des rééditions de son opuscule *La promenade autour du monde* a pu influencer le public français d'une manière toute spéciale, dit lors de sa première visite à Rio de Janeiro:

J'achevais la lecture de Raynal, lorsque j'arrivai au Brésil; je me crus transporté au séjour des plaisirs. Quelle erreur était la mienne! Notre philosophe, après avoir parlé des grâces et de l'amabilité des Brésiliennes, dit gravement, du fond de son cabinet, qu'elles

des qualités "viriles" de pondération, constance, conséquence, prudence, sans parler de beauté et d'intelligence (cf. François Rosset, *L'Arbre de Cracovie. Le mythe polonais dans la littérature française*, Imago, Paris 1996, pp. 167, 180-182 et passim).

<sup>5</sup> E. Carrey, *L'Amazone*. Paris 1856-1857, et 1872, 4 tomes: *Huit jours sous l'équateur*, *Les métis de la savane*, *Les révoltes du Pará*, *La dernière des N'hamba*. Le fragment cité se trouve au tome 1er, *Huit jours sous l'équateur*, à la page 230.

jetaient, la nuit, des fleurs sur les Européens qui passaient sous leurs croisées. Les temps, hélas! ont bien changé; ce n'est plus de roses que les rues sont jonchées aujourd'hui<sup>6</sup>.

Voilà une première surprise et une première déception: la prétendument exotique femme brésilienne ne paraît pas vraiment romantique. Jules Janin, un journaliste fameux de l'époque qui préface en 1839 la réédition de l'ouvrage de Arago, n'en revient pas, et brodant sur les plutôt sobres descriptions de Arago, invente sa propre version:

Mais les dames! ô les dames du Brésil! Du feu sous une belle enveloppe de belle chair brune, souple et luisante. Elles vont toutes chargées de perles, de rubis, de diamants, de chaînes d'or; de belles esclaves portent la queue de leurs robes traînantes. Elles vivent de la vie horizontale. La nonchalance, le sommeil et l'amour, voilà leur vie. Ont-elles un peu de loisir, elles font appeler un esclave. – Couche-toi là. L'esclave obéit, et, cependant, armées d'un fouet au manche d'ivoire ciselé, ces belles dames cherchent, avec une cruauté souriante, les endroits les plus sensibles de cette créature humaine étendue à leurs pieds. Celle qui enlève au bout de sa lanière sanglante le plus beau lopin de chair noire, celle-là a gagné. Ajoutez à cet aimable ensemble d'affreux moines de toutes couleurs, des églises profanes remplies la nuit et le jour par toutes sortes de rendez-vous galants, des anthropophages dans les bois<sup>7</sup>.

Charles Baudelaire n'avait pas complété ses vingt ans à l'époque (1839) où Janin écrivait ces lignes: on ne peut pas écarter l'hypothèse que ces fantaisies aient nourri l'imaginaire exotico-sadique des *Fleurs du Mal* non moins que le fameux voyage de Baudelaire à l'île Bourbon, un an après.

Une des premières (et rares) oeuvres qui mettent à contribution le *topos* de la Brésilienne opprimée, est la nouvelle *Les Machacalis* de Ferdinand Denis, grand érudit et fondateur des études lusophones en France mais écrivain justement oublié, dont l'ouvrage a pourtant eu droit, en 1824, à un compte-rendu plutôt élogieux de Sainte-Beuve dans les *Premiers Lundis*.

La trame des *Machacalis* est simple: le jeune chef de cette tribu tombe amoureux de la fille du *ouvidor*, principal magistrat du district. Il lui apporte des oiseaux, des fleurs et des fruits rares, et à son père, de l'or et des diamants. Pour gagner la main de la blanche, il promet à *ouvidor* une quantité fabuleuse d'or, tiré du lieu secret que seule sa tribu connaît (le mythe de l'Eldorado s'avère toujours productif...), mais, malheureusement, au moment de tenir sa promesse, et d'accepter le baptême, il est trompé par le Portugais orgueilleux. Pourtant, dans son village, il reçoit trois fleurs mystérieuses, qui disent dans le langage secret "la pitié, la douleur et la résignation". L'ami du chef, ne pouvant plus supporter de voir sa souffrance, enlève, avec ses guerriers... mais le noble cacique, après une lutte intérieure, sous l'effet des implorations de Héléna, accepte de rendre sa bien-aimée au père. Celui-ci,

<sup>6</sup> J.-E. Arago, *Promenade autour du monde*, Leblanc, Paris 1822, p. 80–81. Cet ouvrage fut réédité jusqu'à 1888 au moins dix fois.

<sup>7</sup> J. Janin, *Préface*, [in:] J.-E. Arago, *Les souvenirs d'un aveugle*, 1868, p. VII.

pourtant, ne s'émeut point de tant d'amour et éloigne sa fille, l'envoyant à la capitale. Hélène fait parvenir encore à Koumourahy une carte où elle lui déclare finalement son amour, et dit entre autres:

Jugez de nos tourmens (des femmes): nous souffrons sans nous plaindre, nous sommes forcées à supporter les douleurs de l'âme avec ce courage que vos guerriers rougiraient de ne point montrer [...] Cette civilisation dont nous sommes si fiers, je la méprise, car je vous aime [...] je vous précéderai dans la tombe; mais j'y descendrai avec moins de douleur en songeant que c'est pour vous revoir<sup>8</sup>.

Ces sentiments (trop) nobles, cet amour nécessairement malheureux, s'inscrivent rigoureusement dans le discours dominant en cette année de 1824. Même certains détails de l'intrigue (Koumourahy enfant a vécu entre les blancs...) viennent directement de l'oeuvre de Chateaubriand, le jeune chef des Machacalis est en effet une sorte de Chactas brésilien.

Au début de cette histoire cependant notre érudit, au lieu de reproduire des clichés du moment, en lance peut-être un pour sa part quand il commente un phénomène marquant: l'amour de plusieurs "Américaines" (les Indiennes) voué aux Européens.

Soit qu'elles aient deviné cet empire que donne à leur sexe notre civilisation – conjecture l'auteur – soit que toujours éprises de gloire, elles avaient été séduites par cette puissance que nous semblons avoir sur leurs compatriotes, elles ont souvent accordé une tendresse durable au vainqueur, elles l'ont sauvé du massacre [...] et plus souvent encore, entraînées par leur amour, elles ont dédaigné l'existence<sup>9</sup>.

Sans le savoir, Denis esquisse une trame privilégiée qui va mettre au centre de l'intérêt la femme brésilienne, cette fois-ci, réellement exotique. Le cas de Koumourahy, Indien qui suscite l'amour d'une blanche reste isolé, mais les "Bonnes sauvageonnes" qui séduisent des blancs, prolifèrent. Elles sont toutes, pourtant, des femmes exceptionnelles, et – nous avons souligné déjà cette singularité – elles sont comme "Autres" de leur propre race.

Le prototype littéraire de cette Indienne extraordinaire avait été lancé dans le roman en vers de Santa Rita Durão, *Caramuru* (1781), traduit en français en 1829. L'héroïne, Paraguaçu, a elle aussi vécu entre les Portugais et parle leur langue, mais une autre chose est bien plus importante: "Paraguaçu [...] ne ressemble nullement à la nation barbare au milieu de laquelle le sort l'a fait naître. Son teint est aussi blanc que la neige, et partout où la neige manque la rose brille de tout son éclat. Son nez est bien pris, sa bouche petite, ses yeux étincelans, sa chevelure ondoiyante"<sup>10</sup>. Ce modèle est suivi de près dans le vaudeville de O'Kelly et Villeneuve en 1855: il

<sup>8</sup> F. Denis, *Les scènes de la nature sous les tropiques*, Louis Janet, Paris 1824, p. 190.

<sup>9</sup> Ibidem, p. 127.

<sup>10</sup> José de Santa Rita Durão, *Caramuru, ou la découverte de Bahia, roman-poème brésilien*, traduit par E. Garay de Monglave, E. Renduele éditeur-libraire, Paris 1829, p. 152.

s'agit en fait d'imitation avouée de Santa Rita, et le titre est cette fois *Paraguassú*. Le même type de femme apparaît en 1851 dans un autre "drame lyrique", *La Perle du Brésil* de Saint-Etienne Sylvain. Zora est évidemment une fille du chef de sa tribu, mais par ailleurs, une sorte de fétiche qui a le don d'apaiser les guerriers les plus féroces avec son chant. De plus, il s'agit d'une "jeune Brésilienne blanche comme du lait! c'est rare, car elles sont presque toutes jaunes comme du biscuit", apprenons-nous dès la première scène. Le scénario semblable unit en 1857 le mystérieux comte Henri de Montfort (un avatar tardif du *René* de Chateaubriand) dans le dernier tome de la tétralogie brésilienne *L'Amazonie* de Emile Carrey: la dernière des Nhambas, une pagès de la noble tribu des Mundurucus, est aussi, chose curieuse, quasiment blanche. Ce dernier exemple révèle pleinement la prégnance idéologique et esthétique des stéréotypes: Carrey y cède, tout en étant l'un des rares auteurs français de cette époque qui aient réellement connu le Brésil pour y avoir séjourné au moins deux ans.

Dans les cas ci-dessus, l'union d'un blanc et d'une Indienne était heureuse, contrairement à l'imitation de *Paul et Virginie* publiée par C.M. Antonnet sous le titre *Sylvino et Anina. Moeurs brésiliennes*, en 1840. Anina est fille d'un Indien mort dans la lutte pour l'indépendance du Brésil, et comme le lecteur le découvre au moment voulu, petite-fille du chef de sa tribu; de plus, le narrateur déclare: "jamais je n'avais vu une Indienne aussi jolie"<sup>11</sup>. L'histoire suit servilement la trame de Bernardin de Saint-Pierre, mais les nuances sont apportées par le problème racial. Anina est d'abord fascinée par la couleur de la peau de Sylvino: "Qu'il est beau, mon ami Sylvino! et combien il est blanc! Pour elle, cette couleur seule était un signe de beauté"<sup>12</sup>, ensuite, l'auteur semble oublier un moment qu'elle-même n'est pas blanche, mais finalement la couleur de sa peau devient pour la famille et amis de Sylvino l'obstacle décisif contre l'union des jeunes amis, au point de tromper le jeune homme quant à la date du départ de Anina. Sylvino réussit cependant de s'embarquer, au dernier moment, sur la *sumaca* qui emporte sa bien-aimée, mais, comme le lecteur peut deviner à la fin, le bateau fait naufrage avant d'entrer dans le fleuve de São Francisco.

Il existe dans cette série un roman qui explore curieusement deux pôles de l'exotisme brésilien, l'un appartenant à l'imagerie édenique, l'autre relevant de la vision infernale de ce pays. Dans les récits des voyages et des ouvrages d'érudition, y compris le *Larousse du XIXe siècle*, apparaît régulièrement l'Indien Botocudo, symbole de sauvagerie indomptée, des forces brutes de la nature. La hideur de l'aspect physique du Botocudo (ou Aymoré) va de pair avec la persistance prétendue du cannibalisme. Est-ce donc possible de combiner les deux mythes, et marier un blanc à une fille Aymoré? C'est justement le défi que relève Gustave de La Landelle en 1883 dans ses *Aventures et embuscades. Histoire d'une colonisation au Brésil*, pourtant avec des retouches nécessaires. La jeune Zima, fille du chef Botocudo, est

<sup>11</sup> C.M. Antonnet, *Sylvino et Anina. Moeurs brésiliennes*, Magen et Comon, Paris 1840, p. 30.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 31.

enlevée par la tribu rivale des Machacalis à l'âge de sept ans, avant d'être rituellement parée avec le "botoque", une rondelle de bois déformant la lèvre inférieure. Le hasard fait que les Machacalis établissent leur campement à proximité de la fazenda du comte de Carvoa, exilé du Portugal par l'ambitieux marquis de Pombal. Ceci permet de développer une intrigue déjà prévisible, avec l'amour du fils du comte pour l'intelligente et belle Indienne, de nouveaux enlèvements, une épopée de vie sauvage et finalement le retour à la fazenda du père. Ce qu'il faut noter, cependant, c'est que Zima, déjà fort différente de sa tribu par le manque de la botoque, par les rudiments de l'éducation et le baptême qu'elle reçoit à la fazenda, n'est pas "blanche":

L'élégance de sa taille et la perfection de ses formes permettent de la comparer à l'une de nos plus gracieuses statuettes de bronze. Sa peau, d'une extrême finesse, était d'une chaude couleur orangée. Ses lèvres, du vermillon le plus vif, tranchaient avec éclat sur son teint basané et sur ses dents d'une admirable blancheur. Un incarnat velouté qui allait mourir sous ses paupières ombreuses, nuançait ses joues un peu maigres: ses yeux ardents et noirs affectaient la forme mongole en remontant obliquement vers le front. Quoique son nez fût aussi éloigné que possible de celui du profil grec, il ne manquait pas d'une certaine correction [...] Les cheveux noirs et lisses de Zima descendaient à longs plis sur ses épaules comme une mantille andalouse<sup>13</sup>.

Possiblement, le goût serait en train de changer: même avant les Tahitiens de Gauguin, aux années 1880 la femme exotique séduit déjà plus par son altérité que par sa ressemblance avec l'Européenne.

Le roman de La Landelle ne présente pourtant pas la trame la plus invraisemblable qui combine la femme exotique et le mythe du Bon sauvage. Le scénario le plus incroyable est proposé par Gustave Aimard, auteur d'une trilogie *Guaranis – Montonero – Zeno Cabral* (1864), qui exploite la légende d'une autre tribu fameuse, les Indiens-cavaliers Guaycurus. L'histoire commence avec l'enlèvement de Laura Cabral (il s'agit sans doute de la descendante de Pedro Alvarez Cabral, héros de la découverte du Brésil) par don Roque Castelmelhor, un marquis sans scrupules, récemment arrivé du Portugal, qui abuse de l'hospitalité de la noble famille brésilienne. La cause en est que Les Cabral gardent le secret d'un vrai Eldorado (le nom apparaît tel quel dans le texte), une mine des diamants dans le Gran Chaco, et la jeune femme doit conduire don Roque à ce lieu. Cependant, Eldorado se trouve dans le territoire des féroces Guaycurus, qui en dépit de la bravoure de Don Roque et de l'adresse de son guide écrasent le petit détachement. A la fin de l'histoire, dont le protagoniste est le mystérieux chef maquisard don Zeno Cabral, neveu de Laura, les troupes de Zeno et celles des Guaycurus ses alliés gagnent la bataille contre le corps expéditionnaire brésilien, dirigé par... don Roque, miraculeusement échappé au premier épisode. Suit le jugement du traître, avec

<sup>13</sup> G. de La Landelle, *Aventure set embuscades. Histoire d'une colonisation au Brésil*, René Haton, Paris 1883, pp. 174–175.

quelques détails mélodramatiques où tous les mystères se dévoilent, mais le comble, c'est qu'un des chefs indiens, dont le nom est Arual, s'avère être... Laura Cabral qui, elle aussi, avait survécu le premier épisode et est devenu un guerrier Guaycuru. Notons, d'autre part, que grâce à ce coup de théâtre l'auteur évite l'union probable – et toujours embarrassante, paraît-il – d'une femme blanche et noble avec un homme de couleur.

De cette façon s'associent encore une fois les *topoi* du Bon Sauvage et de la Portugaise opprimée. Pourtant, une autre série importante d'images de la femme brésilienne blanche ne concerne plus les Brésiliennes de souche portugaise, mais les étrangères établies au Brésil, d'habitude Françaises. Le meilleur exemple de cette dernière série que nous allons analyser, est en même temps le seul roman de grande qualité parmi ceux que nous avons présentés (il est autrement significatif que les grands écrivains du XIXe siècle soient absents de notre liste: c'est seulement au XXe siècle, avec Claudel, Cendrars, Bernanos, Lévi-Strauss ou Bastide que le Brésil tente les esprits français du premier ordre).

Il s'agit de la *Brésilienne* de Arthur Arnould, vel Matthey, ancien communard modéré, réfugié au Brésil pour fuir la condamnation par contumace et n'amnistie qu'en 1880, après le succès de son grand roman, paru en 1878 et réédité en 1879, 1881 et 1882. Cette oeuvre montre avec courage un aspect inédit de l'imaginaire brésilien: l'amour d'une blanche Balda, orpheline des immigrés français, et d'un esclave mulâtre. Même si Balda est pauvre et son amant est extrêmement beau, "quasi blanc", il s'agit d'une transgression culturelle<sup>14</sup> qu'il faut cacher à tout prix. C'est pourquoi le beau mulâtre Moralès est assassiné atrocement sur l'ordre des cousins de Balda, en sa présence, et la fille qui naît de cette union et d'abord élevée en secret au Brésil, puis, quand Balda devient épouse d'un comte à Paris, la jeune Angéline est adoptée par elle comme étant, soi disant, fille de sa cousine brésilienne décédée. Mais voilà les différences fondamentales entre les deux femmes qui s'accroissent et qui seront la base de l'intrigue: Balda, éprouvée par la souffrance, forcée à supporter les privations et les humiliations, devient une femme de fer, hypocrite et implacable, quoique belle et aimant à la folie sa fille. "Mais Angéline était justement le contraire de Balda. De son père et de sa mère, du ciel sous lequel elle était née, du sang brûlant qui coulait dans ses veines [...] Angéline, être frêle, délicat et frémissant, n'avait hérité qu'une précocité étrange de passion, une sensibilité exaltée jusqu'à la maladie, un besoin ardent d'aimer et d'être aimée"<sup>15</sup>. Le Brésil édenique, le Brésil infernal s'incarnent curieusement en ces deux femmes: la diabolique Balda est contrariée dans ses desseins par la douce Angéline (le nom est significatif) qui prend le poison destiné par sa mère à son amie et à la fois rivale, aimée par l'homme qu'elle adore secrètement... Dans cet amalgame d'analyse psychologique fine, de motifs crûment naturalistes et de coups de théâtre quelque

<sup>14</sup> A ce propos, voir l'ouvrage classique de L.-F. Hoffmann, *Le nègre romantique, personnage littéraire et obsession collective*, Payot, Paris 1973, surtout p. 202 sqq.

<sup>15</sup> A. Matthey (Arnould), *La Brésilienne*, G. Charpentier, Paris 1878, p. 80.

peu mélodramatiques (mais Balzac lui-même n'y cérait-il pas?) une chose est à retenir: le mélange du sang méprisé, du sang nègre transforme la fille d'une criminelle froide et parfaite en un être tendre, généreux et, pour tout dire, angélique.

On revient par là à la notion initiale du palimpseste: il s'avère que, même avec les changements significatifs de détail, le répertoire de phantasmes qui régissent l'imaginaire français sur le Brésil, est curieusement restreint: les mythes très anciens d'Eldorado, des Amazones (Balda n'en serait pas une?), du Paradis Terrestre, resurgissent d'une façon parfois étrange et s'associent aux motifs plus actuels du Bon Sauvage et de la Femme Exotique, dans un jeu de caléidoscope imprévisible.

### **"Dobry dzikus" i kobieta egzotyczna: dwie brazylijskie postaci francuskiej wyobraźni XIX w.**

#### **Streszczenie**

We francuskiej wyobraźni zbiorowej dotyczącej krain egzotycznych Brazylia zajmowała poczesne miejsce od momentu jej odkrycia aż do połowy XVII wieku i kojarzyła się generalnie z obrazem pierwotnej szczęśliwości. W XVIII wieku, wraz z rzadszymi kontaktami, obraz ten stał się diametralnie przeciwny: kolonialne społeczeństwo żyjące z niewolniczej pracy postrzegane było jako siedlisko korupcji, lenistwa i rozwiązłości. U progu XIX wieku, gdy Brazylia znów stała się jednym z ważnych obiektów zainteresowania Francuzów, obraz tego kraju, utrwalony głównie w literaturze podróżniczej, jawił się więc jako swoisty palimpsest. Literaci XIX-wieczni, odkrywając na nowo egzotyzm odległych krain, postawili w centrum zainteresowania dwie emblematiczne figury: Indianina ("dobrego dzikusa") oraz kobiety egzotycznej. Niniejszy artykuł stara się ukazać, w jaki sposób te dwie figury egzotyizmu wchodzą w interakcje z zastanymi pokładami świadomości zbiorowej, w tym z prastarymi mitami Amazonek i Ziemskiego Raju.

